

La mélodie

Du même auteur

Continent

Actes Sud, 1989

Arcadia

Albin Michel, 1993

L'Étreinte du poisson

Rivages, 2002

Rivages poche n° 822

Le Garde-manger du diable

Rivages, 2005

Six

Rivages, 2005

Les Aventures de M. Smith

Rivages, 2007

De visu

Rivages, 2009

Quarantaine

Rivages, 2009

Rivages poche n° 491

Moisson

Rivages, 2014

Rivages poche n° 865

Jim Crace

La mélodie

Traduit de l'anglais
par Laetitia Devaux

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Nathalie Zberro

Édition originale :
The Melody, Picador, 2018

© Jim Crace, 2018
© Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française, Paris, 2018

... Mais las à présent de la piété des musées
et des églises tape-à-l'œil,
nous déambulons dans l'allée de la Gloire
où, parmi les bustes et autres bronzes sans intérêt,
nous découvrons la statue grandeur nature
d'un garçon nu, une donation par testament en 1939.
Notre guide nous affirme qu'à la faveur de la nuit,
ce garçon descend de son piédestal
pour aller causer des troubles en ville.
Il nous assure les avoir vus :
les troubles et le piédestal, mais pas l'enfant.

Alain TANCRED
Cent Villes de charme et de caractère
(édition révisée de 1952), traduit par l'auteur

PREMIÈRE PARTIE

Les Jardins des Indigents

1

Il n'était pas rare qu'Alfred Busi – *Mister Al* – soit réveillé au cœur de la nuit par la cacophonie des animaux venus se nourrir dans sa poubelle métallique et celle de ses voisins, ou boire, à même les évacuations, une eau que les résidents avaient utilisée pour se laver les dents, faire la vaisselle ou la lessive. Du temps de son mariage, m'explique-t-il, de tels désordres nocturnes ne le dérangent pas. Il lui suffisait d'enfouir le nez dans la chemise de nuit de son épouse, et il aurait pu y avoir deux minotaures dans le jardin, il s'en serait moqué. Pendant plus de trente ans, il avait trouvé son réconfort en la présence d'Alicia, *Mrs Al*, sa femme, et ça lui suffisait. Mais lorsque vinrent les temps de jachère et de pénuries d'amour qu'impliquent veuvage et vieillesse, il lui fallut dormir seul, alors il devint plus sensible au bruit des poubelles et des évacuations, en tout cas gêné dans son repos. Il quittait donc son lit pieds nus pour jeter un coup d'œil par la fenêtre qui surplombait la cour et, plus loin, vers l'ouest, vers la ville. Depuis deux ans qu'Alicia était partie, il avait vu (il

tenait la liste à jour dans le carnet posé sur son bureau) défilait tout un bestiaire composé de chiens et de chats, d'un singe, une fois, d'un daim, ce qui n'avait rien d'inhabituel, tout comme les essaims de mouches, un cochon sauvage, un oiseau trop noir et trop flou pour être identifié avec certitude, des reptiles, des pigeons, une douzaine d'espèces de rongeurs, et pas seulement des rats, même s'il en y avait des quantités et, bien sûr, des pauvres. Busi gaspillait, il jetait des restes qu'il aurait pu encore manger mais, au moins, il gaspillait pour les pauvres.

La nuit du mois de mai où Busi fut blessé au visage et au cou – nous avons tous vu les photos – était humide, avec un vent capricieux qui avait bien l'intention de troubler notre sommeil. De toute façon, Busi n'aurait sans doute pas bien dormi. Il avait bu plus que d'habitude, c'est-à-dire trois ou quatre petits verres de Boulevard Liqueur, un alcool de femme, celui d'Alicia, si bien que, couplé à l'angoisse de l'échéance du lendemain, il n'échapperait pas à la migraine. Il avait en effet accepté de mettre ses médailles et un costume pour prononcer un discours. Cette perspective l'inquiétait, même si, autrefois, il chantait dans les plus grandes salles, voire des auditoriums, et même, bien des années plus tôt, non loin d'ici, s'était produit devant toute la ville ou presque. Le spectacle avait été annoncé par haut-parleur à travers les rues, un modeste cadeau pour les nécessiteux et ceux qui n'avaient pas de quoi s'acheter un billet, avait-il expliqué, en espérant que la modestie du cadeau rejaillisse sur lui.

Au sujet de sa musique, Busi s'efforçait de ne pas se faire trop d'illusions. Il savait que sa voix n'était plus aussi cavernieuse ni pleine. L'âge l'avait diminuée et affaiblie, même s'il compensait l'amplitude perdue par l'expérience : il savait utiliser ses défaillances, il avait recours aux micros les plus récents pour amplifier son volume et sa présence, valser et danser malgré ses raideurs, murmurer à la manière d'un amant ou d'un confident plutôt que faire tonner sa voix comme dans sa jeunesse, quand il était le « maestro au torse bombé », le « vendeur à la criée de la chanson » – un mégaphone humain. Ainsi, même à soixante ans passés, se produire sur scène ne l'inquiétait pas. De plus, les lieux où il donnait encore un concert de temps à autre – puisant dans un répertoire qui n'avait plus besoin de faire ses preuves pour des fans acquis à sa cause, voire quelques égarés, qui auraient pu être surpris par sa voix – étaient surtout des bars de la région, non plus les grandes salles de spectacles de par le monde. Il s'en moquait. Voire, ça lui plaisait de ne plus recevoir pour cachet que des applaudissements. Il avait gagné suffisamment d'argent pendant ses années de gloire, et puis, sa maison de famille lui appartenait. Depuis son veuvage, son amour pour cette villa était la seule affection qu'il éprouvait encore. Ne pas la vendre – on le pressait pourtant de le faire, et ce de plus en plus fréquemment, en lui reprochant d'« assécher le marché » – était une source de satisfaction permanente, quoique mineure.

Les propositions émanant de divers agents immobiliers, architectes et promoteurs, dont aucun n'avait envie de jouir de la villa en tant que telle, uniquement

de l'abattre pour reconstruire, lui parvenaient dans des enveloppes dodues qui restaient pour la plupart fermées. Busi savait que ce n'était pas un choix financier raisonnable, mais sage de tous les autres points de vue. Être fidèle à l'endroit qu'on habite, le protéger, ce n'était pas avoir un sentiment de possession déplacé, ce n'était pas grand-chose de plus que le titre et la jouissance de quelques murs et plafonds, se persuadait-il. Une pièce ne remplacerait jamais le réconfort qu'apporte une femme, surtout lorsque ladite pièce avait été décorée et meublée par votre compagne disparue. Le style et les choix étaient tous ceux d'Alicia. La forme de son corps était incrustée dans les coussins et les fauteuils ; les miroirs s'étaient ternis en sa présence ; les cercles sur la table attestaient des milliers de fois où elle y avait posé sa tasse. Les vieux verres en cristal s'étaient tous un jour inclinés vers ses lèvres ; l'édredon la couvrait le jour où elle avait rendu l'âme. La mort ne nettoie ni ne balaie rien après son passage. Nous laissons d'autres traces que nos cendres ou nos os. D'ailleurs, ses cendres étaient toujours là, dans leur urne en forme de cercueil fait de cuivre et de bois de rose, posées sur le piano ; Alicia tremblait un peu à *fortissimo*. Il aurait fallu la disperser en un endroit paisible, mais son mari ne supportait pas l'idée de se séparer d'elle.

Leur maison, l'une des deux seules villas restantes face à la mer, tout au bout de la plus ancienne partie de la promenade, après les nouveaux hôtels, restaurants et immeubles chics en forme de croissant avec leur façade en marbre et leurs onéreuses vues partielles sur l'océan, avait toujours été pour eux source de bonheur. La

grande – *grandiose* – baie vitrée du premier étage qui donnait sur le balcon orné d'une balustrade arrondie en fer forgé à la peinture écaillée offrait trois angles de vue différents, et permettait de donner encore un peu de valeur à ce qui était devenu, ces dernières années, depuis le décès d'Alicia, une propriété à l'abandon. À l'ouest, un aperçu sur la ville – ses boutiques en bord de mer, ses immeubles modernes, l'aquarium délabré et la ligne des toits faite de tours historiques, de flèches et de dômes bien conservés. Vers l'est, les collines boisées et, derrière, une forêt qui résistait encore à l'urbanisation, le seul endroit ombragé qui nous restait aux abords de la ville, un lieu presque encore sauvage, la seule bande de terre entre cité et falaises. À ce que les Français auraient appelé garrigue, nous autres natifs préférons le terme de maquis pour désigner l'entrelacs parfumé d'argousiers, de caroubiers et de pins qui résistent à l'air marin. Et au pied de la villa ? Une place carrée où les voitures et les chariots pouvaient faire demi-tour, un jardin touffu avec des bancs d'où les passants admiraient l'éblouissant spectacle de la mer.

C'était là où, le dimanche après-midi et les soirs d'été, nos citoyens les plus élégants chaussés de souliers en daim terminaient leur promenade pour regagner la ville par les routes pavées plutôt que de se tordre les chevilles sur les galets de la plage ou de s'aventurer dans les sentiers non entretenus de la forêt. Les plus âgés jetaient peut-être un coup d'œil à la maison où *Mister Al* avait toujours vécu. Serait-ce lui à la fenêtre, un roman à la main ? Ou bien ce vieil homme torse nu debout sur une chaise en train de changer une ampoule ? Le chanteur

qui déjeunait seul sur son balcon d'un air de défi ? Ils pouvaient ensuite se surprendre à fredonner « Babel, Babel » ou bien « Le marin qui se noie en parlant d'amour », des titres qui rapportaient encore à Busi quelques droits d'auteur, ce qui lui permettait, contrairement au héros de sa chanson, de garder la tête hors de l'eau.

Busi était un homme modérément prospère en toutes choses, sauf en amour, dirons-nous. Il n'avait plus besoin de chanter pour gagner sa vie, mais il avait toujours été passionné de musique, et il espérait bien continuer à monter sur scène jusqu'à sa mort. Puis il se joindrait aux hymnes et à la liturgie de son enterrement, aimait-il raconter à son public. Si on posait l'oreille contre son cercueil, on entendrait les dernières intonations de sa voix, voire quelques paroles qui s'échapperaient de la petite urne de ses cendres. Ce serait sa récompense, ainsi que la leur : *Mister Al* nous envoûterait jusqu'au bout. Toute personne qui l'avait connu y croyait dur comme fer. Lui-même y croyait dur comme fer. Cependant, faire un discours avec une cravate, mais sans piano, comme le lendemain midi, représentait pour lui une épreuve. Ce qu'il appelait son « membre fantôme » serait visible de tous ; il n'avait jamais su faire rire, jamais eu le moindre talent pour divertir, à part avec ses chansons. Alors à la seule pensée de se tenir immobile et de parler au lieu de chanter, il avait le ventre comprimé comme dans un corset. Busi aurait eu besoin de six à sept heures de sommeil pour affronter cette journée avec suffisamment de confiance.

Mais la veille au soir, le banquet des animaux dans la cour avait été inhabituellement gênant. En général, les pillards nocturnes commençaient par boire à l'évacuation puis attrapaient ce qu'ils pouvaient, allant toujours au plus facile : quelques épluchures et déchets par les fentes d'aération des poubelles ou par les petits trous dans le métal. Puis ils repartaient, et Busi retrouvait le calme, à défaut du sommeil. Mais cette fois, le vent était venu en aide à de plus gros pillards qui, enhardis par leur faim, avaient renversé les poubelles. De surcroît, elles étaient pleines, car dans l'attente du passage des éboueurs. Il y avait donc de quoi maintenir les bestioles occupées et le voisinage éveillé un bon moment.

Pour la deuxième fois cette nuit-là, Busi jeta un coup d'œil par la fenêtre de sa chambre. Les nuages masquaient la lune et les étoiles. Les réverbères sur la promenade devant la maison étaient trop lointains pour éclairer la cour. Busi tourna une oreille vers les quatre panneaux vitrés : dans ces heures sans lumière, il y avait toujours plus à écouter qu'à voir. Pas seulement les animaux, mais aussi les bourrasques de vent, le frémissement des arbres, le claquement des barrières mal refermées et, plus loin, le bruit sourd de la mer.

Les pillards empruntaient en général les sentiers du maquis creusés par le gibier, puis surgissaient sur l'escarpement calcaire derrière la villa. Busi n'avait plus escaladé cette paroi depuis son enfance, mais il se souvenait encore être rentré plus souvent qu'à son tour les jambes égratignées par les épines, une cheville tordue et les mains écorchées, pour être accueilli par la pommade piquante que lui appliquait alors sa mère. Vers l'est,

derrière la maison, le maquis était pentu et dangereux, si bien que toute créature signalait sa présence en glissant sur les gravillons, en déplaçant un caillou ou en faisant craquer une brindille. Par les nuits les plus agitées, Busi pouvait donc s'attendre à une cacophonie de fer-blanc accompagnée des aboiements et autres grognements d'animaux en lutte.

Il y avait de toute évidence là les bruits et mouvements habituels. À présent que ses yeux s'étaient accoutumés aux ténèbres, Busi distinguait les ombres de ses visiteurs, les yeux luisants des chats, et pas grand-chose d'autre. Du vivant d'Alicia, il avait parfois vu des torches dans la cour, et alors compris que des humains s'étaient joints au festin, des gens qui vivaient dehors et espéraient trouver là un repas de riches : les mendiants des Jardins des Indigents qui avaient fait le trajet jusqu'à sa cour pour trier les déchets du bout de leurs bottes usées afin de récupérer tout ce qui était comestible, utile, monnayable ou brillant. Les pauvres étaient plus discrets que les animaux, et plus prudents aussi. À la fois prédateurs et proies, ils savaient ce que leur en coûterait la violation d'une propriété privée, si jamais ils se faisaient surprendre. Ils soulevaient les couvercles et renversaient les poubelles avec la prudence de servantes qui déballet de la porcelaine. Une nuit, l'un d'eux avait tenté de s'introduire dans la villa, mais il avait pris peur en apercevant les deux visages qui l'observaient depuis la fenêtre. Busi et Alicia s'étaient réveillés au bruit de la barrière de la cour qui s'ouvrait, une action dont aucun animal n'était capable, et ils avaient ainsi observé

l'inquiétude de leur visiteur, puis sa retraite, avant d'entendre ses pas s'éloigner rapidement dans la rue.

De son expérience, Busi savait que, cette nuit-là, les affamés étaient trop petits, trop confiants et trop bruyants pour qu'il s'agisse d'humains. Il savait également qu'il était inutile de cogner sur sa vitre pour les faire fuir. Au mieux, des visages humides et inquiets (à considérer que les animaux avaient des visages) lèveraient les yeux en direction du bruit, puis reprendraient leurs fouilles : Busi serait tout simplement ignoré. Il aurait à peine le droit d'apercevoir quelques crocs. Les petits coups agacés d'un vieil homme contre une fenêtre n'étaient pas un langage qu'ils comprenaient. La nourriture primait sur la peur.

« Achète-toi un fusil de chasse », lui avait conseillé, bien trop souvent, Joseph, son neveu par alliance, un homme qui n'était pas avare de ses avis. « Vends ta maison, mon oncle, disait-il aussi. Cet endroit est bien trop grand pour toi. » Ou encore : « Et si tu prenais des locataires l'été ? À moins que tu ne tiennes *vraiment* à ce que toute la maison sente le renfermé ? » voire : « Tu devrais te trouver une bonne gouvernante. » Joseph n'avait aucune idée de la façon dont son oncle souhaitait vivre, et il ne tenait pas à le savoir. Il appréciait les fusils de chasse, donc tout le monde devait les apprécier. Mais, comme Busi aimait le dire à ses amis, ou bien aux fans et aux journalistes à qui il faisait visiter la villa, il était, au moins depuis qu'il se produisait devant un micro, aussi pacifique qu'une colombe. Alicia l'avait d'ailleurs surnommé *La colombe à chansons* ou encore *Ma voix de plume* (deux expressions par la suite

utilisées pour des tournées ou bien des disques). Il roucoulait en coulant des jours heureux, aimait-elle à répéter, un peu trop souvent au goût de Busi. Un poète de son niveau ne pouvait se contenter de jeux de mots mièvres, quelle qu'en soit l'origine, et quel que soit l'amour qu'il portait à son épouse. Il était, selon la nécrologie qui n'attendait que sa mort pour être imprimée, « un courtier de la paix ». Ses notes graves étaient « tout à la fois apaisantes et aphrodisiaques ». Sa réputation – à savoir l'image qu'il avait de lui, sa vanité – reposait sur sa tranquillité et son sang-froid. Sa modestie était la preuve de sa valeur. Busi ne pouvait donc pas être celui qui, même si quelque chose le dérangeait, ouvrait grande la fenêtre pour pointer une arme dans la nuit, encore moins celui qui troublerait le sommeil des voisins avec un coup de fusil, sans même parler du risque de blesser quelqu'un.

Il gardait cependant une arme moins létale derrière la porte de sa chambre. On ne pouvait pas vraiment parler d'un gourdin, mais c'était plus gros qu'une canne. Or, cette arme avait déjà fait couler le sang. Du sang de jeune garçon. Busi s'en empara avant de s'avancer sur le palier. Il savait qu'il ne pourrait pas se rendormir avant d'avoir uriné et dilué l'alcool dans son corps en buvant au robinet de la salle de bains, puis trouvé la boîte d'antidouleurs contre la migraine. Puis il lui faudrait descendre au rez-de-chaussée et déverrouiller la porte pour s'aventurer dans la cour et redresser les poubelles. Il devrait ensuite chercher un objet lourd ou une corde pour maintenir les couvercles en place.

Le bâton, se convainquit-il, c'était juste au cas où il y aurait des chiens. Contrairement à un singe ou un chat, un chien préfère mordre un homme désarmé plutôt que de renoncer à de la nourriture. En revanche, tous les chiens, même les plus sauvages, ceux qui ignoraient ce qu'étaient un maître et un foyer, percevaient le danger d'un bâton. Ils ne pouvaient pas savoir que dans cette cour, cette nuit-là, l'homme qui brandissait son arme n'était pas du genre à faire autre chose que l'agiter de loin.

Busi ne s'attendait pas que ses actuels et seuls voisins de la maison attenante lui viennent en aide, ni même se lèvent, quelle que soit la cause des aboiements. La Villa Gâteau, autrefois habitée par un monsieur aussi célèbre pour sa pâtisserie que Busi l'était pour sa voix, était encore plus délabrée que celle du chanteur. Les locataires, pas loin d'une dizaine, tous jeunes, étaient joyeux et négligents. Des étudiants, sans doute, même s'il ne le leur avait jamais demandé. Des personnes de toute évidence sourdes la nuit et aveugles la journée, et dépourvues du moindre désir de protéger ou d'entretenir la cour commune. Leur vieux voisin pouvait bien avoir vécu là toute sa vie, ses parents et grands-parents avant lui, il avait beau être né dans la chambre où il dormait toujours, ça ne les intéressait pas. Il était libre d'aimer sa demeure, grand bien lui fasse. Eux, ils étaient libres de vivre leur vie d'agités du bocal. C'était toujours Busi qui balayait et nettoyait la cour, redressait sur leur piédestal les pots de fessandra planté par Alicia, relevait les poubelles et passait le jet d'eau pour disperser les déjections laissées par les festoyeurs, ce pourboire étant la

preuve de leur satisfaction. Un matin, après une nuit particulièrement métallique, il avait même dû redresser la moto d'un voisin dans la cour. À la faveur de la pénombre, il l'avait d'abord prise pour une bête, une carcasse luisante avec des cornes en caoutchouc qui pissait de l'huile. Il avait souvent envie de mettre un mot sur la porte de la maison voisine pour demander que ses occupants ne jettent pas les restes de poisson et de viande sans les envelopper, et qu'ils s'assurent que ce qu'ils ne mangeraient pas eux-mêmes ne puisse être récupéré trop facilement par les animaux, ni attaqué par les mouches. Mais il gardait finalement ces récriminations pour lui. Il avait sa réputation de tranquillité et de distinction à protéger, celle d'un homme trop calme pour se plaindre. De plus, n'ayant pas eu d'enfants, ni même de frères et sœurs, il se méfiait toujours un peu des jeunes.

Mais il y avait une autre raison pour laquelle Busi préférait être armé, même avec un objet peu dangereux – une raison qui défiait la raison elle-même. Depuis sa plus tendre enfance, il avait toujours eu peur de s'aventurer sur le palier dans le noir. Une fois la nuit tombée, la maison familiale se faisait étrange. Malgré son âge, le bâtiment n'était en rien apaisé, il produisait des bruits qui, pour toute personne avec un peu d'imagination, étaient aussi terrorisants que des monstres. La villa avait été construite par un artisan ayant pris soin de laisser du jeu dans chaque jointure et chaque angle. Le papier peint à fleurs sur les murs se détachait. Selon la saison et les marées, il dégageait une odeur de sable ou de sel, mais cet héritage familial était irremplaçable, d'autant

qu'il empêchait le plâtre vieillissant de s'effriter. Il permettait aussi d'absorber le bruissement permanent de la maison. La charpente et les parquets, l'escalier et la rambarde en chêne tarbone sculpté et pierre blanche, la véranda et le balcon, les lourdes portes, tout grinçait, sifflait et s'agitait comme sur un navire, surtout par les nuits tropicales où les vents forts soufflaient de la mer. Une personne seule à l'étage un peu sensible, aux aguets, tirée de son sommeil, pouvait confondre les craquements de la charpente avec des pas, s'imaginer qu'il y avait un intrus au rez-de-chaussée en train de fouiller ou de marcher sans précaution sur le parquet qui grinçait comme un pont de bateau. Après ça, un enfant gâté ou un veuf qui vivait ses vieux jours solitaires dans le chagrin et l'amertume ne pouvait plus se rendormir, car il ne pouvait que croire qu'il y avait là des visiteurs cherchant à combler le fossé entre les pauvres et les riches.

Armé de ce qu'il appelait sa canne-gourdin, mais le bout le plus fin, celui qui n'avait jamais fait couler le sang, dressé, Busi sortit sur le palier. Il se savait ridicule. Que penseraient ses voisins s'ils le voyaient comme ça ? Frêle comme une plume, pieds nus, les yeux ensommeillés et les mollets tendus, vêtu d'un pyjama léger, l'air fragile et idiot, le célèbre chanteur de notre ville s'avança en direction de l'escalier. Il faisait très noir dans la maison : il aurait tout aussi bien pu être aveugle. L'aube, même si elle avait déjà surgi à un endroit plus plat, n'éclaircissait pas encore les collines derrière les deux villas, ni n'adoucissait le ciel nocturne de son gris feutré. Pour une fois, la maison était dépourvue

d'ombres, car plongée dans l'obscurité en cette nuit à la lune timide et très pâle. Il n'y avait là que les ténèbres crissantes, ainsi qu'une odeur connue qu'il ne parvenait pas à identifier.

Busi n'était pas superstitieux. Il ne croyait pas vraiment aux fantômes, même si la maison lui faisait peur. Elle était plutôt inquiétante à la manière des forêts et des grottes : on avait l'impression que le moindre geste, la moindre pensée étaient perçus par une *présence*. Pour lui, l'escalier n'était pas hanté par les gens qui avaient vécu là, ses aïeux ou bien des servantes maltraitées, voire des suicidés. Pour autant, l'escalier était taché – *coloré* aurait été un mot plus juste – de ses souvenirs. Car ces ténèbres contenaient et contiendraient à jamais la silhouette de la femme qu'il avait tant aimée et perdue.

Un instant, Busi songea à allumer, d'autant qu'il avait un interrupteur à portée de main. Mais l'électricité ramènerait aussi les ombres et, avec elles, la clarté éblouissante de sa peur. De plus, la lumière le rendrait visible pour toute créature qui se trouvait là. Alors il se pencha sur la rambarde et tenta, avec des yeux larmoyants, de scruter l'obscurité. Il ne se risquerait pas à descendre sans être certain qu'il n'y avait personne, et qu'il ne devrait pas s'arc-bouter pour frapper dès la dernière volée de marches. Pour finir, agrippé à la rampe, il prit l'escalier.

S'il y avait des animaux dehors, ils durent entendre Busi tirer les verrous de la lourde porte de la cuisine. Il fit le plus de bruit possible pour leur laisser la possibilité et le temps de fuir. Quand il jeta enfin un coup d'œil dans la cour, elle ne contenait plus rien qui doive être

délogé, à part les habituels chats efflanqués à l'air dédaigneux ; il n'y avait là rien d'inquiétant, à part un peu de mouvement sur l'escarpement et plus loin sur le promontoire, dans la forêt. Sans doute pas grand-chose d'autre que la végétation qui s'agitait dans le vent. Rien que de très naturel.

Il attendit à la porte de la cuisine avec, comme seule compagne dans l'obscurité, sa canne pour se donner du courage. Au bout d'une minute environ, il se dit qu'il n'y avait rien à voir ou à sentir à l'extérieur de la maison, à part l'odeur et la trace de quelque chose passé récemment. Il agrippa la canne et sortit pieds nus sur les pavés humides de pluie aussi glissants que des limaces. Il y avait à peine plus de lumière dehors que dedans. Il sentit sous ses pieds le gluant de restes de légumes bouillis, des bouts de gâteau et de pain, des vers et autres saloperies. Comment remédier à ce bazar dans la nuit ?

Il distinguait tout juste la forme des poubelles. Elles sentaient, pas de doute, le gâchis de deux maisonnées et de onze appétits. Il ne lui fallut que quelques instants pour les redresser sur leurs pieds en métal et trouver quelques pavés afin de lester leur couvercle. Il s'apprêtait à monter l'unique marche qui menait à la cuisine, bref, à rentrer, quand il entendit des clochettes. Ce bruit reconnaissable entre mille, était à jamais associé dans son esprit à sa femme. Car, moins vaniteuse que son mari, Alicia ne se souciait guère de son poids. Quelle importance d'être un peu ronde, tant qu'elle aimait la vie et qu'elle était heureuse ? Elle n'avait pas de public à satisfaire, pas de marathon à préparer, et elle ne

cherchait pas un autre homme. Alors quand elle avait un petit creux, même au milieu de la nuit, elle ne voyait pas au nom de quoi elle s'empêcherait de descendre l'escalier pour dénicher un en-cas dans le garde-manger ou la pièce froide. Or, dès qu'elle ouvrait la porte du garde-manger, les clochettes perses suspendues entre les charnières et le loquet tintaient délicatement, comme pour la remercier de sa venue, à la manière d'une porte de restaurant. Depuis l'étage, Busi percevait la conséquence joyeuse et approbatrice de la faim assumée d'Alicia. Dès qu'il percevait le garde-manger se refermer, il savait que sa femme réapparaîtrait très vite, parfumée de l'en-cas qu'elle n'avait pas encore fini de manger. À l'époque de leur rencontre, elle avait un faible pour les gâteaux, puis elle s'était mise à préférer le salé. Dans les années juste après leur lune de miel, Busi sentait le sucre sur ses lèvres, puis une fois que leur mariage avait mûri, un goût salé et épicé. Vers la fin, il percevait l'odeur avant même qu'elle franchisse la porte.

Cette fois, il ne sentit rien. En revanche, il avait bel et bien entendu les clochettes. Un instant, il oublia qu'Alicia était morte, et s'attendit à la voir à la porte du garde-manger en train de grignoter un bout de fromage, une pomme de terre froide, une tranche de jambon fumé ou des pickles sur du pain azyme. Il y a peu de choses aussi douces dans le mariage que de rejoindre sa femme au cœur de la nuit, son corps parfumé de votre odeur à tous deux.

À l'instant où la créature quitta l'abondance du garde-manger pour se jeter sur lui, Busi n'aurait su dire ce que c'était. Un être vivant féroce et dangereux, sans

aucun doute, qui avait dû se glisser dans la maison pendant que Busi remettait la cour en ordre. Mais de quelle espèce ? Il l'ignorait. Mâle ou femelle ? Cette odeur n'était pas celle d'une femelle. Elle ne provenait ni d'un lit, ni d'une femme, elle n'était ni douce ni salée. C'était une odeur âcre, qui ressemblait d'abord à une odeur de crasse. Ça ne sentait pas mauvais, en tout cas, ça n'était pas une odeur d'excréments. Ni de sueur. On aurait plutôt dit un mélange de terre, d'humus et d'amidon. Une odeur d'épluchure de pomme de terre. La peau de cette créature était aussi lisse et humide qu'une pomme de terre pelée. Et nue, aussi. Nue comme une pomme de terre pelée.

Très vite, en une seconde à peine, et en tout cas avant que les dents ne s'enfoncent dans sa main droite, et que Busi ne sente quelque chose de chaud et humide sur sa gorge, il en savait suffisamment pour être convaincu que la créature était un enfant, un enfant méchant et brutal qui cherchait à blesser pour fuir. L'agression serait violente mais fugace. Busi tenait toujours son bâton coup de poing, mais il ne chercha pas à l'utiliser, même pour repousser son assaillant, même quand les dents lui mordirent les joues et les lèvres et que les mains, les griffes, plutôt, lui labourèrent le cou. Il ne se servit pas de son bâton parce que, même s'il mesura sans tarder la hargne et la puissance de ce corps maigre, ainsi que sa férocité primale, ce qui rendait l'enfant capable de tuer pour une miette, il ne se sentit ni suffisamment en danger, ni capable de violence. Ce n'était là qu'un inconvenient, un peu comme un essaim de papillons de nuit, ou un tourbillon d'air humide et mordant. Busi

eut l'impression, rétrospectivement en tout cas, qu'il vivait quelque chose de primaire, quelque chose d'ancien, de naturel et d'éphémère. Que ça n'avait rien de personnel. Ils n'étaient pas ennemis. D'une certaine manière, tout ça n'était même pas humain. Il n'y avait là ni sentiments ni conscience, ni colère ni psychose, juste une morsure et cette étreinte douloureuse. Il n'y avait pas là non plus la moindre cupidité. Ou immoralité. Il y avait juste de la faim, et ce genre de peur qu'éprouve un animal si jamais une ombre surgit au moment où il s'apprête à manger.

Un instant plus tard, l'enfant avait disparu. Il franchit la porte au son des clochettes qui tintaient encore et fila dans la cour commune, trop vite pour faire attention aux poubelles, qui retombèrent l'une sur l'autre. Puis il disparut dans les buissons entremêlés et le maquis pour regagner, au-delà des collines, la caverne profonde et rassurante des arbres.